

« Les divers parcours des Canadiens français en Floride »

Serge Dupuis

Communication prononcée au colloque « La Floride française : Florida, France and the Francophone World », Florida State University, Tallahassee, le 21 février 2014

L'histoire des Canadiens français, cette petite société de 70 000 personnes en 1763 habitant les berges du fleuve Saint-Laurent, c'est aussi l'histoire d'une surpopulation. Un plein tiers du million qu'ils seraient devenus cent ans plus tard ont quitté le Québec entre 1840 et 1930 pour gagner les régions limitrophes du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Angleterre, de l'Ontario et de l'Ouest canadien. Ce récit est bien connu. En revanche, on connaît peu de choses au sujet des 60 000 Canadiens français qui se sont établis en Floride entre 1945 et 1970. Cette migration se distingue pourtant des autres en se situant au carrefour des histoires de l'immigration et du tourisme, l'amour pour le soleil floridien attirant autant les Canadiens français que les Américains. Cette enclave a donc été distincte des autres collectivités canadiennes-françaises, constituées autour de l'école et de la paroisse jusqu'à très tard au XX^e siècle, surtout en raison du nombre impressionnant de touristes et d'hivernants qui ont marqué, voire dominé, les services et les organismes canadiens-français installés en Floride. Cette présence mérite qu'on s'y attarde pour distinguer les parcours des touristes de ceux des immigrants et des hivernants canadiens-français.

Les touristes

Avec l'industrialisation, la Floride moderne a en quelque sorte été « créée » grâce à l'enfouissement des marais, l'approfondissement des cours d'eau, la mise en valeur des plages, l'avènement du divertissement de masse, mais aussi, au plan plus pragmatique,

l'ouverture d'un chemin de fer en 1896 et d'une route fédérale en 1915 qui ont rendu Miami accessible à partir des villes du Nord¹. Il ne faudrait pas négliger non plus, dès 1945, l'utilisation des pesticides pour exterminer les moustiques et l'avènement de l'air climatisée pour combattre l'humidité. Un nombre grandissant d'ouvriers et de cols blancs pouvant se payer des vacances et les médias diffusant l'image d'une Miami où la température moyenne atteint un clément 26 degrés en janvier², plusieurs Américains, mais aussi des Canadiens habitant près de la frontière, ont décidé d'y prendre un moment de répit.

Les premiers touristes étaient d'hardis voyageurs. En février 1882, il a fallu à l'abbé Henri-Raymond Casgrain et à son compagnon de route, Joseph Marmette, six jours en train pour réaliser le trajet entre Détroit et Sainte-Augustine³. Ce n'est pas cependant la longueur du trajet qui a retenu leur attention, mais plutôt l'accélération des « saisons » à l'approche du Sud ou ce passage progressif d'un creux d'un froid nordique à une chaleur d'été. Émerveillés, ces voyageurs ont retrouvé une ville ensoleillée qui guérissait les malades et qui offrait une cure de jouvence à tout ceux qui venaient s'y baigner, y pêcher ou y faire de la voile. Plusieurs politiciens canadiens-français ont suivi Casgrain et Marmette, dont le premier ministre Wilfrid Laurier, malade à l'hiver 1902-1903, qui a pris six semaines de « repos absolu »⁴ dans la région. Un demi-siècle plus tard, Louis Saint-Laurent soignerait ses maux d'estomac en faisant de la pêche en haute mer près de Fort Lauderdale⁵. Dès 1920,

¹ Godefroy Desrosiers-Lauzon, *Florida's Snowbirds: Spectacle, Mobility, and Community since 1945*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2011, p. 59; Gary Mormino, *Land of Sunshine, State of Dreams. A Social History of Modern Florida*, Gainesville, University Press of Florida, 2005, p. 304.

² Godefroy Desrosiers-Lauzon, *op. cit.*, p. 21.

³ Joseph Marmette, *Récits et souvenirs*, Québec, Typographie de C. Darveau, 1891, p. 101, 106, 116.

⁴ Réal Bélanger, *Wilfrid Laurier : quand la politique devient passion*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1986, p. 246.

⁵ Dale C. Thomson, *Louis St-Laurent : Canadien*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1968, p. 416-418; Godefroy Desrosiers-Lauzon, *op. cit.*, p. 306.

des artistes et des hockeyeurs du Canadien de Montréal les ont rejoint⁶, marquant du coup l’imaginaire des Canadiens français, qui entendaient probablement parler de l’agréable climat floridien pour la première fois.

Toutefois, le tourisme canadien-français n’a pas pris un caractère de masse avant les années 1950, moment auquel l’augmentation des salaires et l’ouverture de routes à chaussées doubles ont favorisé la popularisation de la destination. Déjà en 1960, 70 000 touristes canadiens-français visitaient annuellement la Floride⁷, au point où ils composaient la moitié de la clientèle à l’Hôtel Sans Souci de Surfside par exemple⁸. Un premier festival canadien a vu le jour pendant ces années, tout comme des messes et des soirées dansantes canadiennes-françaises de janvier à mars⁹. Si la majorité de la clientèle de ces rassemblements provenait du Québec, certains Acadiens, Franco-Américains et Franco-Ontariens les rejoignaient aussi. Le développement d’hôtels moins dispendieux à Hollywood a toutefois encouragé le déplacement progressif des touristes vers le Nord. En acquérant un caractère de masse – 550 000 touristes québécois sont passés dans la région en 1989 seulement – les commerces québécois, dont les succursales de la rôtisserie Saint-Hubert ou de la Banque Desjardins, se sont multipliés¹⁰. On estime aussi qu’un million de Canadiens français aient visité Walt Disney World entre 1971 et 1982. Si ces chiffres sont impressionnants, ces touristes ont pourtant été très peu atteints par la culture américaine, outre le goût qu’ils y ont développé pour les aubaines, la plage et les oranges peut-être. Ces

⁶ Godefroy Desrosiers-Lauzon, *op. cit.*, p. 176.

⁷ Godefroy Desrosiers-Lauzon, « À l’envers de l’hiver : le voyage en Floride et les identités canadienne et québécoise », *Social History/Histoire sociale*, vol. 39, n°77, 2006, p. 112.

⁸ Godefroy Desrosiers-Lauzon, *Florida’s Snowbirds*, p. 175.

⁹ Pierre Paquette, « Les Québécois en Floride », Émission « Aujourd’hui », Télévision de Radio-Canada, 4 avril 1967, http://archives.radio-canada.ca/art_de_vivre/voyage/clips/16233/, 18 juillet 2013.

¹⁰ Robert Chodos et Eric Hamovitch, *Quebec and the American Dream*, Toronto, Between the Lines Publishing, 1991, p. 215; Louis Dupont et Marie Dussault, « La présence francophone en Floride », *Vie française*, vol. 35, n° 10-11-12, octobre-novembre-décembre 1982, p. 9.

migrations ponctuelles, souvent vers des lieux où ils se trouvaient parmi leurs compatriotes, ont généralement eu un effet négligeable sur leur culture globale.

Les immigrants

Il serait pourtant imprudent de dire une chose pareille au sujet des immigrants canadiens-français s'installant en Floride, car les aspirations vis-à-vis de leur langue et de leur culture sont demeurées limitées. Ces migrants se sont distingués des touristes par la permanence de leur présence, et de l'immigrant moyen, qui s'installait aux États-Unis pour des raisons reliées à la subsistance, car ils choisissaient de profiter d'un régime fiscal plus libéral au soleil. La canalisation des estuaires du Sud-Est, mais aussi l'entraînement militaire pendant la Deuxième Guerre mondiale a convaincu un certain nombre de Franco-Américains à s'établir dans l'État du soleil à la fin du conflit. D'ailleurs, la chaleur et l'abordabilité des logements en Floride auraient aussi contribué à faire grimper le nombre de résidents canadiens-français à environ 60 000 vers 1970¹¹. Une dame de Montréal nous a raconté comment elle et son mari avaient pu se procurer une maison neuve, en 1958, pour 5 000 \$ à Miami¹². La majorité des migrants avaient visité la Floride avant de s'y être installée, soulignant encore comment ceux-ci avaient choisi de s'y établir et de laisser leur réseau social existant pour gagner des pâturages plus verdoyants.

¹¹ Si 9 % de la population canadienne était d'origine canadienne-française en 1940, ce poids s'élevait à 73 % du même contingent en 1990. Puisque la population canadienne en Floride était de 114 615 en 1970, en présumant que le poids des Canadiens français aurait augmenté de façon constante, on arrive à un poids de 56 % et à un total de 64 184 pour cette dernière année. En soustrayant les 877 Canadiens français présent dans l'État en 1940, on arrive à un chiffre de 63 307. [s.a.], « Table 45. Social Characteristics by Race: 1960 and 1970 », *1970 Census of Population. Volume 1. Characteristics of the Population. Part 11. Florida section 4*, Washington, United States Census Bureau, avril 1973, p. 11-212; [s.a.], « 1940 + Whites Born in French Canada + Florida », Site « Historical Census Browser », University of Virginia Library, <http://mapserver.lib.virginia.edu/php/start.php?year=V1940>, 18 juillet 2013.

¹² Entrevue avec Rose Brousseau, Lake Worth (Floride), 12 janvier 2008.

Ces migrants se sont parfois installés dans le Sud-Est, où ils avaient fait du tourisme, mais d'autres se retrouveraient aussi dans les centres urbains du Centre et du Nord-Est de l'État. Ils côtoyaient parfois les réseaux des touristes, mais les activités organisées étaient rares de mai à octobre. Plus encore, ceux qui migraient avec des enfants n'avaient généralement pas le choix que de scolariser leurs enfants dans les écoles publiques de langue anglaise, ce qui déclenchait évidemment une américanisation rapide de ces derniers¹³. En Floride, ces migrants ont transmis certains rudiments de la langue et de la culture canadiennes-françaises, mais ils s'étaient surtout faits à l'idée qu'elles seraient négligées pour que leurs enfants intègrent le modèle américain de socialisation et de libéralisme économique¹⁴. Même les migrants étaient eux-mêmes propices à l'intégration, les modes de consommation nord-américains au Canada étant semblables à ceux des États-Unis. La plupart ont travaillé dans les services, d'autres dans des usines et certains ont pris les démarches pour faire reconnaître leur formation en droit ou en médecine en vue de pratiquer leur métier en Floride¹⁵. Si certains migrants sont rentrés chez eux après quelques années d'efforts ardues, la plupart semblent être restés, séduits par les biens de consommation à meilleur marché, mais aussi par le climat subtropical et la possibilité fréquente de recevoir des visiteurs. Comme l'avouerait un migrant dénommé Maurice :

« C'est la maudite paix ici. Les chars [ne] sont pas chers puis tu peux les garder plus longtemps [...] le linge [n']est pas cher non plus. Je vois ma famille en masse. Ils viennent ici, puis je ne me sens pas tout seul »¹⁶.

¹³ Entrevue avec Joseph Asselin et Nicole Bureau, Lantana (Floride), 9 janvier 2008.

¹⁴ Entrevue avec Conrad Roy, Greenacres (Floride), 8 janvier 2008.

¹⁵ Louis Dupont, « Le déplacement et l'implantation de Québécois en Floride », *Vie française*, vol. 36. n° 10-11-12, octobre-novembre-décembre 1982, p. 32.

¹⁶ Maurice, dans Rémy Tremblay, *Floribec : espace et communauté*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2006, p. 104.

Cherchant cette sacrée « maudite paix », ces immigrants ont rarement mis sur pied des institutions, même si au Canada français hors Québec, l'institution avait toujours été un moyen incontournable à la reproduction de la culture commune. Tandis que les enclaves canadiennes-françaises de la Nouvelle-Angleterre ou de l'Ontario avaient développé des hôpitaux, des orphelinats, des collèges, des journaux et des associations, l'enclave du Sud-Est floridien a seulement fait quelques échos à ces tendances. Le premier hebdomadaire, *La Floride française*, n'a duré que trois ans, de 1955 à 1958, même si *Le Soleil de la Floride* publie continuellement depuis 1983¹⁷. Il n'y a pas existé de radio communautaire, mais des bulletins de nouvelles et des émissions en français, diffusés sur des chaînes anglaises. Si cette enclave avait une taille semblable à certaines concentrations de Canadiens français, il semble que la détermination individuelle, qui les avaient amené à s'établir à 2 500 kilomètres de chez eux, les aient amené à ne pas bercer d'illusions par rapport à la viabilité d'un potentiel foyer canadien-français en Floride. Il y a probablement manqué une élite rassembleuse, comme un clergé ou des éducateurs, pour créer les institutions qu'il aurait fallu pour assurer la transmission de la culture et de la langue d'une génération à la prochaine. Si les clubs sociaux tenaient des activités familiales au départ, ils ont fini par désintéresser les jeunes et les migrants aussi, ces rassemblements devenant surtout des regroupements de touristes et d'hivernants à partir des années 1980.

Vers 1990, parmi 195 000 Floridiens qui parlaient le français à la maison, 100 000 d'entre eux habitaient le Sud-Est, c'est-à-dire les comtés de Dade, Broward et Palm Beach¹⁸. Si les 25 600 francophones de Miami venaient surtout de France, les 10 600 francophones

¹⁷ Godefroy Desrosiers-Lauzon, *op. cit.*, p. 175.

¹⁸ [s.a.], « Table 167. Nativity, Citizenship, Year of Entry, Area of Birth, and Language Spoken at Home: 1990 », dans [s.a.], *1990 CP-2-11, op. cit.*, p. 681-694.

de Fort Lauderdale provenaient avant tout du Québec. Toutefois, cette langue figurait au troisième ou au quatrième rang, loin derrière l'espagnol qui était déjà parlé à la maison par 12 % de la population floridienne. Une fille de migrants québécois en Floride, nous a même avoué en entrevue qu'elle parlait mieux l'espagnol que le français, étant donné qu'elle avait la chance de s'en servir bien plus souvent dans sa Floride natale¹⁹. Les 110 200 personnes aux origines canadiennes-françaises de l'État s'étaient dispersés paraît-il, car seulement 23% d'entre eux habitaient ces trois comtés, tandis que ce chiffre avait été de 47% en 1940²⁰. L'intégration à une société chrétienne et majoritairement blanche se réalisant rapidement, la seconde génération de Canadiens français parvenait ainsi rarement à parler la langue de leurs ancêtres.

Les hivernants

Le troisième groupe s'est distingué des touristes et des immigrants dans la manière qu'il a souvent pris une résidence et passé de longs séjours en Floride l'hiver, sans toutefois y obtenir un statut officiel. Ces hivernants sont restés en moyenne cinq mois par année, ont acheté des logis, développé des réseaux sociaux et mis sur pied des concentrations démographiques et des institutions sociales pour subvenir à leurs besoins temporaires, mais annuels. Cette habitude, de maintenir un pied à terre dans le Nord tout en passant près de la moitié de l'année dans le Sud, a été rendue possible par l'avènement de la retraite obligatoire (1951), des pensions de vieillesse (1956) et d'une espérance de vie dépassant

¹⁹ Entrevue avec Michèle Asselin, Silver Spring Shores (Floride), 9 janvier 2009.

²⁰ [s.a.], « 1940 + Whites Born in French Canada + Florida + County-Level Data », Site « Historical Census Browser », University of Virginia Library, <http://mapserver.lib.virginia.edu/php/start.php?year=V1940>, 18 juillet 2013.

70 ans²¹. Certains de ces gens ont fini par développer un mode de vie quelque part entre le tourisme et l'immigration. Plusieurs d'entre eux avaient été des touristes pendant leur carrière et avaient fini par développer des courants migratoires vers certaines régions. Les gens de Sudbury (Ontario) se rendaient surtout à Lake Worth, tandis que les gens de Terrebonne (Québec) se rendaient surtout à Pompano Beach par exemple²². Vu leurs revenus modiques, plusieurs se sont procurés une maison mobile, qui coûtait souvent le dixième du prix d'une maison régulière. La constitution de réseaux élargis a souvent renforcé les caractères ethniques des Canadiens français, telle que la messe catholique et les soirées dansantes, déjà vus comme étant dépassées dans le Nord. Ceux-ci pratiquaient décidément une culture canadienne-française continentale d'autrefois, et non pas seulement québécoise. On tenait d'ailleurs toujours un festival « canadien » à Hollywood – selon l'ancienne expression pour désigner les Canadiens français – qui rassemblait annuellement plus de 100 000 hivernants et touristes en février²³. L'élargissement des réseaux familiaux et communautaires en Floride a rendu ce mode de vie accessible à ceux qui ne cherchaient pas à s'intégrer à la société américaine et qui ne parlaient peu ou pas l'anglais. Grâce à la technologie des routes et des médias électroniques, mais aussi à une volonté de constituer des concentrations importantes à l'intérieur des parcs de maisons mobiles ou de condominiums, ils ont créé des petites enclaves – qui étaient parfois majoritaires – de Québécois, de Franco-Américains et de Franco-Ontariens, qui tissaient des

²¹ Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard, *Histoire du Québec contemporain. Tome II. Le Québec depuis 1930*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1989, p. 327-330, 444.

²² Godefroy Desrosiers-Lauzon, *op. cit.*, p. 92.

²³ Denise Dumont, « Canadafest 2013 : 30 ans de Festival! », *Le Soleil de la Floride*, 27 décembre 2012, http://www.lesoleildelafloride.com/Vol30/352/Actualites/canadafest_2013_30_ans_de_festival, 19 juillet 2013.

amitiés improbables²⁴. Certes, ils partageaient une expérience commune d'éloignement de leur région natale, mais ils communiaient également à une nouvelle forme de culture entre migrants du Québec, des milieux minoritaires et parfois de la France.

Le nombre d'hivernants canadiens-français a continué à croître, atteignant 110 000 en 1987 et 150 000 en 1993²⁵. Le Sud-Est floridien a commencé à faire partie des tournées d'artistes québécois, dont Julie Daraïche et Gilles Latulippe, qui ont presque fait une deuxième carrière en Floride²⁶. Ils ont aussi pesé lourdement dans la balance dans les ventes de billets pour les matchs de hockey des Panthères à Sunrise, dont les plus fréquentés étaient ceux qui affrontaient le Canadien de Montréal, les Bruins de Boston ou les Sénateurs d'Ottawa²⁷. De même, ces hivernants sont demeurés profondément attachés à un port d'attache canadien, où ils passaient au moins six mois plus un jour pour maintenir l'assurance maladie et la résidence permanente canadienne, mais aussi à une enclave bien serrée en Floride, où l'amitié et la solidarité permettaient de passer l'hiver au chaud sans s'ennuyer. Si les francophones du Canada et les Québécois semblaient avoir des différends irréconciliables au Canada, ces tensions s'évaporaient en Floride en communiant à une expression particulière d'une culture commune²⁸. Les habitudes de ces gens étaient

²⁴ Colette Beaudoin, Anne-Marie Groulx et Roger Groulx, « Historique de la communauté catholique d'expression française de Lake Worth, 2008, p. 1, dans Archives privées de la Communauté catholique d'expression française de Lake Worth (APCCEFLW), Greenacres (Floride); Entrevue avec Roger Groulx, Greenacres (Floride), 12 janvier 2008.

²⁵ Godefroy Desrosiers-Lauzon, *op. cit.*, p. 89, 179.

²⁶ *Ibid*, p. 189-191.

²⁷ Michel Lemieux, « Plus de Québécois derrière les Panthers », *Le Soleil de la Floride*, 1^{er} mars 2012, http://www.lesoleildelaflorida.com/Vol29/342-1/Sports/quebecois_derriere_les_panthers, 19 juillet 2013; [s.a.], « Le Canadien », <http://www.lesoleildelaflorida.com/soleil/lecanadien/>, 19 juillet 2013.

²⁸ Marcel Martel, *Le deuil d'un pays imaginé. Rêves, luttas et dérouté du Canada français. Les rapports entre le Québec et la francophonie canadienne (1867-1975)*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1997, 203 p.; Entrevue avec Maurice Ouellette, Palm Springs (Floride), 7 janvier 2008; Entrevue avec Jeannette Dalcourt, Greenacres (Floride), 7 janvier 2008.

décidemment bien distinctes de celles des touristes et des immigrants, d'où la raison que nous soyons obligés de parler des « divers parcours » des Canadiens français en Floride.

Conclusion

Pour conclure, les touristes canadiens-français se sont rués vers la Floride en raison de son accessibilité infrastructurelle et économique, même si l'État a eu relativement peu d'influence chez eux, outre l'incursion dans les mœurs de pratiques de consommation sudistes. Quant aux immigrants, leur fascination pour le climat subtropical et le libéralisme économique a encouragé leur intégration rapide à la société américaine, étant donné leur culture première nord-américaine et la faiblesse du réseau institutionnel francophone établi pour eux et pour leurs enfants. Ceux-ci ont ainsi choisi de ne pas suivre le précédent des Canadiens français en Nouvelle-Angleterre ou en Ontario, qui avaient établi un réseau d'institutions pour assurer la pérennité culturelle et linguistique de leurs contingents. Devenus plus nombreux avec la prolifération des régimes de retraite et la prolongation de l'espérance de vie vers 1970, les hivernants ont établi des concentrations, des médias, des commerces et une vie culturelle francophone pour les soutenir pendant leur absence prolongée du Canada français. Les diverses intentions des Canadiens français en Floride représentent la pièce maîtresse pour comprendre la nature particulière de cette francophonie nord-américaine. S'il n'existe pas encore une véritable communauté francophone plurielle qui arriverait à se renouveler par la natalité, c'est parce qu'elle est toujours dominée par le tourisme, certes, mais aussi parce qu'il manque les institutions et la coopération nécessaires pour que le fait français se renouvelle localement. Cela ne semble

pas pourtant à l'horizon pour l'instant, les yeux des francophones du Canada étant surtout fixés sur le soleil.